Document généré le 23 avr. 2024 21:57

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Les mardis de la paternité ou le regard appris de Danielle Fournier

Michèle Salesse

Numéro 36, hiver 1984–1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/39870ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Salesse, M. (1984). Compte rendu de [*Les mardis de la paternité ou le regard appris* de Danielle Fournier]. *Lettres québécoises*, (36), 83–83.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les mardis de la paternité
ou
LE REGARD APPRIS

de Danielle Fournier

«Cet après-midi, nous l'avons appris, de toutes les existences, je te suis femme interdite» (p. 19).

Bien sûr, tout cela a commencé un mardi 14 février, nulle autre journée n'aurait pu être mieux choisie que celle de la St-Valentin. Un peu banale peut-être, mais charmante tout de même cette histoire d'amour; cet étrange récit, que vient de publier Danielle Fournier aux éditions Triptyque. «J'aimerai, un jour, en dire plus mais pour l'instant, c'est impossible. C'est d'abord et avant tout une histoire de paternité: un homme a la garde de son enfant le mardi. Cet homme a le même âge que moi, c'était aussi mon ami» (p. 39).

Ce recueil de prose poétique s'ouvre sur une longue déchirure: «Il est des soirs où les noms du père ne laissent lieu, d'aucune vie» (p. 7). L'auteure, Danielle Fournier, tente de nous introduire dans l'envers du décor de la maternité. Cet envers serait-ce la paternité? On s'y serait attendu à cause du titre, cependant il en est si peu fait mention directement.En fait, *Les mardis de la paternité*, c'est plutôt la réappropriation du corps, de l'être libérateur; la confrontation du moi-inconscient avec le moi-conscient. Il y a écho constant entre le «je» de la narratrice et son miroir. «Je m'écris. Je me transcris.» (p. 47).

Les mardis de la paternité est un livre qui tourne en rond. Le texte tout en suggestions d'images brise les lignes droites et arrondi les courbes, tel le ventre d'une femme enceinte. Sous une apparente régression vers l'enfance, l'auteure nous entraîne vers le non-dit inconscient. Danielle Fournier s'attache aux paroles, aux émotions intérieures, elle nous convie à la traversée du langage à travers la découverte parfois douloureuse du corps, sa découverte.

> *La naissance obligera celle qui se meut à naître dans un espace neuf. La formule sue est de se donner à la vie. De là, ravies, elles sauront pratiquer du maternage. (p. 51)*

La naissance, voilà un des grands thèmes du recueil de prose poétique de Danielle Fournier. Naissance de l'enfant, naissance du corps, mais aussi naissance des mots, la parole est libératrice. Au fil des chapitres l'auteure apprend la difficulté d'aimer et le pouvoir des mots,

> *À souhaiter que le langage soit en main et que le regard en ressorte comme une surprise fixée sur le large. À souhaiter que cela ne fonctionne pas au manque, à la mesure et à l'oubli (...). Et pourtant, oui, le dérèglement dans le fantasme sans tache de la langue parfaite ne s'échappe mais se laisse aller. Ici. Pour toi. (pp. 98-99)*

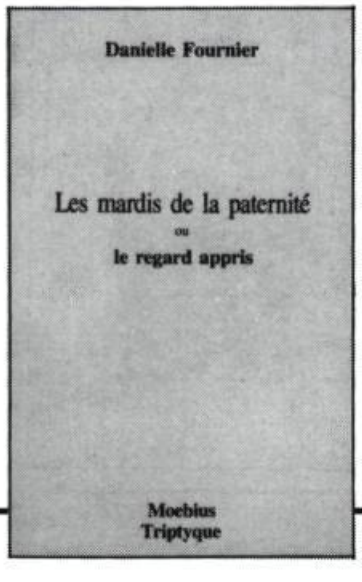
elle développe un regard créateur. Transition du regard appris. Du silence à la parole, l'auteure traverse le miroir et s'attache pas à pas au langage dans un futur lointain. L'utilisation du futur simple en est un bon exemple. De plus, la narratrice n'y fait-elle pas directement allusion; «Le futur n'est jamais simple et n'est jamais futur. Il est passé ou présent. Mais le matin, on ne croit pas trop à l'importance de tels signes.» (p. 56).

Dans *Les mardis de la paternité*, la narratrice focalise ses intentions, ses aspirations, ses rêves dans un délire d'images, de sensations d'où émergent le corps et l'être. Y a-t-il véritablement «réunion»? «De toute façon, je vous mens et vous le savez.» (p. 105). «Le frère, curieux personnage fit son apparition. On aurait dit, du moins me l'a-t-il semblé, un personnage de théâtre.» (p. 107).

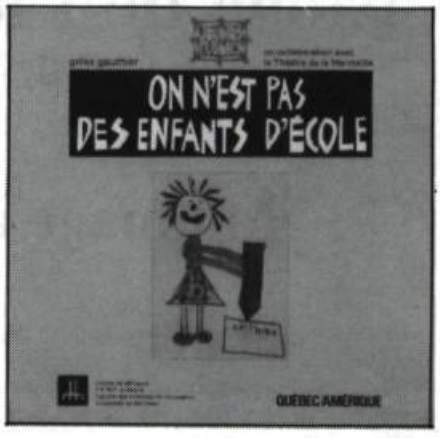
L'auteure, Danielle Fournier, nous présente dans ce livre un récit, parfois difficile à suivre, dont les souvenirs tendres et douloureux ont de la difficulté à trouver leur juste place dans la mémoire. Le «corps» se constitue graduellement et se meut en «appel» parfois accessible, tantôt inaccessible. Étrange récit que sont *Les mardis de la paternité* où une prose poétique, telle une pulsion, émerge du coeur même au désir et se module au gré des rythmes et de l'atmosphère. Cette phrase de la page 65 n'y est sans doute pas pour rien: «Je voudrais d'un texte si amoureux qu'il couvrirait toute la vie.»

Michèle Salesse

Danielle FOURNIER, *Les mardis de la paternité* ou *Le regard appris*, éd. Triptyque (coll. Moebius), 1983, 109 p.



Jeunesse en jeu
On est pas des enfants d'école



On ne doit pas confondre (faut-il le dire?) la littérature enfantine et les ouvrages de la collection «Jeunes Publics» où le texte à l'adresse des enfants est accompagné d'un long cahier d'exploration à l'adresse des éducateurs. Dans *On n'est pas des enfants d'école*, c'est la moitié de ce volume de près de 200 pages qui concerne directement les enseignants. Gilles Gauthier y parle de «l'apprentissage de la création», Monique Rioux de «l'animation en expression dramatique» et Gauthier encore de la «*lecture-découverte* du texte dramatique». Rioux a des pages éclairées sur les risques de certaines formes de «participation» des enfants et sur le droit de l'enfant «au même type de participation à un spectacle que l'adulte» (p. 122). Gauthier, lui, propose rien de moins que «des ateliers de découverte et d'exploration de certaines dimensions expressives du langage dramatique, dimensions qui se cachent derrière les mots du texte et qui peuvent ne pas être perçues clairement par un lecteur non initié» (p. 163). Le discours destiné aux jeunes publics se précise.

Le discours destiné aux adolescents est encore bien flou. J'en tiens pour preuve le dernier numéro de *Jeu* (no 30) intitulé «Jeunesse en jeu». André Maréchal l'avoue lucidement: «Au secondaire, [...] la situation est plus sombre et, pour certains, elle paraît même catastrophique» (p. 17). Quant aux cegeps, lisez la transcription de la table-ronde, vous y trouverez le même discours incertain qu'il y a dix ans: «moi, je...», «chez-nous, on...» Je retiens telle remarque pertinente de Marc Gendron ou de Louis-Dominique Lavigne quant à l'expérience des troupes auprès des adolescents; puis je regrette que les expériences de Henriette Giguère à Bois-de-Boulogne, par exemple, soient si peu répandues; mais une chose me paraît certaine, c'est que nous sommes loin d'avoir fait le point. Un exemple de cela, c'est que les très beaux textes de Hélène Beauchamp et de Linda Gaboriau sont fondés sur des entretiens et que plus de cinquante pages sont des rapports de discussions, sans parler des «témoignages vécus» et des projets! Mais il faut commencer par là, je le sais et ils le savent, certains titres en font l'aveu par certains mots qu'on y trouve: «nouveau terrain», «préméditer», «premier festival», «à la recherche du théâtre pour adolescents», «point de départ: zéro... et quelques décimales». À lire à tout prix puisque c'est la première fois qu'on aborde le sujet; à réécrire à tout prix et de façon moins décousue quand le sujet aura mûri.

André Bourassa